

ARIANE ASCARIDE

Bonjour Pa'

Lettres au fantôme
de mon père



SEUIL

Bonjour Pa'

Du même auteur

Une force et une consolation
avec Véronique Olmi

Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2018

ARIANE ASCARIDE

Bonjour Pa'

Lettres au fantôme
de mon père

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Photographie p. 127 : collection particulière de l'auteur.

ISBN 978-2-02-146939-4

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À D. et P. Guyomard,
qui m'ont aidée à trouver ma parole.*

Papa,

Je t'écris, je ne dois pas l'avoir fait depuis au moins trente ans, mais cette nuit j'ai rêvé que je voulais revenir dans votre maison vide. Je me rendais compte que je n'avais plus les clefs de la porte d'entrée. J'essayais de téléphoner à Rosa, mais je n'arrivais pas à composer son numéro, tout cela au milieu d'une grande place où circulait une foule que j'essayais d'éviter. Tu vois où j'en suis...

Par moments l'angoisse me submerge et je dois faire un effort pour me dire que je ne vais pas mourir étouffée dans les heures prochaines. Je guette le moindre de mes souffles, je suis accrochée à mon thermomètre. Figure-toi que j'ai eu une infection pulmonaire il y a deux mois. Du coup, tout le monde me dit de faire attention et ça ajoute à mon stress.

Papa, tu as bien fait de partir marcher sur les étoiles depuis longtemps. Si tu revenais, tu serais abasourdi par ce monde froid, lisse, si formaté, où les échanges se sont réduits comme peau de chagrin. Si je croyais en qui que ce soit, je me dirais qu'Il n'aime pas du

tout ce que ce monde est devenu et qu'Il veut refaire le coup de l'arche de Noé, c'est pas possible ! Enfin, je pense que nous serons plus forts que lui.

Je t'écris, j'entends Pavarotti chanter *O sole mio* et je me rappelle t'avoir téléphoné pendant le tournage de *Marius et Jeannette* pour te demander les paroles. J'avais peur de me tromper et je me souviens de ton hésitation : « Mais pourquoi cette chanson ? » Encore une fois, faire disparaître toute italianité... cette incroyable douleur d'avoir été regardé comme un moins que rien, de ne pas être un « vrai » Français. Je peux te dire que ce sentiment est toujours très vivace chez les jeunes gens qui habitent la cité en face de chez moi. Juste, ce ne sont plus des Italiens. Aujourd'hui être italien, c'est très chic, ça me fait beaucoup rire.

Papa, je voulais aussi te dire autre chose, tu vas être arrière-grand-père. Tu y crois toi à ça ? Moi je n'arrive pas encore à réaliser que je vais être grand-mère. Je suis toujours celle que tu appelais « Petit Coco » et qui chantait tout et n'importe quoi avec toi dans le jardin de la rue d'Alger, de l'opéra au *Chant du départ*. Eh bien, Petit Coco va devenir, je l'espère, celle à qui on se confie, et tu sais quoi, Valentine, car c'est d'elle qu'il s'agit, va nous faire un petit garçon... J'aurais bien aimé voir ta tête à l'annonce de cette nouvelle.

Papa, je n'aime pas cette époque, je la déteste, rien ne ressemble à ce qui me ravit le cœur. Seuls les liens avec mes amis m'apportent de la chaleur et je me bats

tous les jours pour les entretenir. Je m'appelle Ariane. C'était ta volonté, et je soigne très jalousement les fils que j'ai tissés. C'est comme une forteresse qui me protège de ce monde effrayant.

Bon, je vais avoir beaucoup de temps pour te parler. J'arrête pour aujourd'hui.

Je t'embrasse Pa'



Papa bonjour,

Nous sommes le 24 mars. Comme je tiens toujours la quarantaine avec Robert – il n’y a qu’une semaine qu’il est rentré de son tournage en Afrique –, j’ai immigré dans la petite chambre verte. C’était celle de Madeleine quand elle était enfant. Le soleil aujourd’hui y entre à grands flots, la fenêtre est ouverte. J’entends les rares voix des personnes qui parlent dans ce désert urbain décrété national. Je me suis assise par terre, le dos appuyé au lit, et je reçois la vitamine D que le soleil veut bien me donner. Cela fait longtemps que je ne me suis pas assise par terre, je ne sais pas si on peut appeler ça une régression ou bien retrouver son comportement premier. Dans votre maison, j’étais toujours assise au sol ou sur la marche qui menait au jardin. En fait, j’adore l’inconfort, il me permet de me servir de mon corps, de l’éprouver.

On entend un avion qui passe au loin. Des tas de bruits, de sensations sonores refont surface, l’agitation de notre époque les avait gommés. Je t’assure, la rue respire comme en été à Marseille en 1966. Lorsque je

mets de la musique, mes voisins, moyens modernes obligent, m'envoient des messages pour me dire ce qu'ils aiment.

C'est difficile d'être enfermé mais, pour être honnête, il y a quelque chose qui me plaît, comme si tout reprenait taille humaine. Je ne me sens plus engloutie par ce rythme absurde dans lequel nous sommes obligés d'avancer. Là, d'ailleurs, nous n'avançons plus du tout, nous faisons du surplace. Je sais que les difficultés sont en train de s'amonceler, mais pour une fois, je suis totalement égoïste et je me moque de ma bonne conscience. Mieux, je me dis que ça peut être enthousiasmant de tout faire repartir, dans les difficultés et l'inconfort.

Je crois que je me suis vraiment trompée d'époque. C'est ta faute aussi, à vouloir que nous soyons ingénieux au milieu du naufrage de cette drôle de famille. Il n'y avait pas d'autre solution : ou on trouvait une porte de sortie ou on sombrait, sauf que la porte de sortie ne pouvait être que bancale.

Je ne t'écris pas pour t'accabler. Je t'écris pour partager, mais partager, ça veut dire aussi te mettre face à des choses que tu as toujours voulu éviter.

À demain Pa'. J'espère qu'il y aura encore du soleil



